

IL Y A 20 ANS

UNE CELLULE TROTSKISTE LUTTAIT CONTRE LE NAZISME

Nous avions 15 ans en 1935. Nous avions vu les ouvriers de l'arsenal lutter trois jours contre les gardes mobiles et le 2ème colonial quand Laval diminua les salaires de 10%. En ce temps, en pleine rue de Siam, un ouvrier arrachait le drapeau tricolore et plantait un drapeau rouge sur le mur de la préfecture maritime. Nous avions vu 10.000 travailleurs en bleu suivre l'enterrement de Baraer tué à coups de crosses dans l'arsenal.

Nous nous étions mis à lire l'Huma et à discuter des brochures de Lénine et de toutes les vieilles brochures du PCF que nous pouvions dénicher. Nous apprenions l'histoire de la Révolution d'Octobre et de ses héros. Nous devenions internationalistes. Dans la même période, la direction du PCF se mettait à bavarder sur les vieux bolcheviks qu'on massacrait à Moscou. Thorez serrait « le fusilleur » Daladier sur son cœur, et le drapeau tricolore cessait d'être « la bannière flétrie des assassins versaillais ». Notre petit groupe devenait communiste et n'a pas adhéré au PCF.

Nous l'avons croisé en route.

Elle nous a trouvé dans la Jeunesse Socialiste Ouvrière et Paysanne.

Le premier soir du conflit, nous avons diffusé dans des boîtes aux lettres de Recouvrance et par dessus le mur du 2ème Dépôt des équipages, un tract sur le caractère impérialiste du conflit qui commençait. Notre tract indiquait que Daladier et sa clique étaient peu qualifiés pour abattre le fascisme alors qu'ils supprimaient les libertés et emprisonnaient les grévistes.

Quelque temps après, nous apprenions qu'il n'y avait plus de PSOP. Formé d'un cocktail de marxistes, de réformistes, d'internationalistes et de patriotes, il avait nécessairement éclaté.

La santé du PCF laissait aussi à désirer. En un sens, les dirigeants devaient se réjouir de la saisie de leur presse par Daladier. Le pacte germano-soviétique était peut-être explicable, mais pas avec des morceaux de Marseillaise dans la bouche. La veille de la saisie, Aragon écrivait dans « Ce soir » : « Grâce à l'URSS on ne peut faire la guerre comme on veut. » Le lendemain la guerre éclatait et Aragon n'eut pas le souci de s'expliquer, grâce à Daladier.

1939 La guerre

1940

Nous avions 20 ans. La défaite nous trouva soldats en zone non-occupée ou marins en Afrique du Nord.

Après neuf mois de service obligatoire dans les camps de jeunesse de zone sud, la classe 40 fut libérée.

Des notre retour, un marin, ancien PSOP nous contactait et exposait la position de l'organisation clandestine trotskyste qui s'appelait alors « Parti Ouvrier Internationaliste ». Cette ligne était la nôtre. La cellule de Brest fut créée.

La diffusion de « La Vérité » clandestine fut assurée en un point de l'arsenal et sur deux chantiers. En outre, nous avons publié « Le Bulletin Ouvrier-Paysan », puis « Front Ouvrier ».

Pendant cette période, notre propagande avait plusieurs points communs avec celle du PCF. Nous dénonçons le régime réactionnaire et collabo de Pétain, nous élevions la haine contre les domestiques des nazis et les Déat, Doriot, Bucard, etc. Nous rappelions les causes du nazisme, la responsabilité du capitalisme en général et de Churchill en particulier, et nous insistions sur le fait que les militants ouvriers allemands avaient été les premiers victimes de l'hitlérisme.

Le PCF disait, à peu près tout cela. Il en était revenu de la période de la débâcle où il espérait avoir l'autorisation de publier légalement « l'Humanité », et où il organisait des pétitions « pour la réintégration des maires communistes déchus par Daladier parce qu'ils luttèrent pour la paix ».

Du jour de l'attaque hitlérienne contre l'U.R.S.S., le PCF vira à 180°, découvrit les vertus de l'impérialisme anglais et celle de De Gaulle. Churchill cessa d'avoir des responsabilités dans l'avènement de Hitler au pouvoir, mais le moindre prolétaire allemand devint un bouc émissaire et l'Huma clandestine battit tous les records dans l'emploi du mot « bôches ». La haine contre tout ce qui était allemand fut propagée à un point inimaginable. Ainsi, jusqu'à cette date, depuis vingt ans, « l'Humanité » célébrait régulièrement en janvier, la mémoire des trois grands révolutionnaires, Lénine, Liebknecht et Luxemburg (Les 3 L). Mais les deux derniers avaient toujours combattu dans le mouvement ouvrier allemand. En janvier 1942, « l'Humanité » célébra Lénine seul.

Parallèlement à l'attaque contre l'URSS, la police allemande déclancha une vaste action contre les militants communistes. Jusqu'à ce jour, les persécutions étaient plus grandes en zone vichyste et beaucoup de militants passaient en zone nord. A partir de juillet 1941 la terreur nazie se déchaîna, et fut souvent facilitée par le fait que nombre de militants étaient connus depuis les « illusions » de l'été 40, et les sottises telles que celle du rassemblement de Garches qui, en septembre 40 avait groupé 500 J. C. sous l'œil apparemment indifférent des autorités allemandes.

En octobre 1941, à Chateaubriand, tombaient les trotskystes bretons. Marc Bourhis et Pierre Guéguen. Tous deux étaient internés au camp. Tous deux étaient mis en quarantaine sur ordre des responsables PCF dans le camp. La quarantaine dura jusqu'au peloton d'exécution. Mais une fois morts, les trotskystes peuvent servir, et, après la Libération, la direction du PCF n'hésita pas à faire figurer dans ses listes de martyrs les deux camarades qu'elle avait insultés jusqu'à la mort.

En octobre 42, les Allemands convoquèrent 700 ouvriers de l'arsenal pour le départ en Allemagne. La cellule tira aussitôt un tract appelant à la résistance contre les déportations. Nous ne fûmes sans doute pas seuls à accomplir ce travail. Cependant l'idée qu'il fut possible de résister aux ordres allemands n'était pas encore ancrée dans beaucoup de têtes, et le soir, 650 ouvriers arrivèrent Porte Tourville, furieux, mais présents. La grande foule était là aussi ; plus de 10.000 personnes près de l'arsenal et sur le cours d'Ajot. Quand le train démarra dans les douves du Château, l'Internationale retentit.

Jusqu'à 23 heures, la foule manifesta rue de Siam et rue Jean Jaurès. La colère de n'avoir pu empêcher le départ des gars se mêlait à la joie de s'être retrouvés, reconnus et de clamer les chants de lutte des ouvriers en pleine ville occupée.

Tard le soir, la police allemande arrêta quelques manifestants qui furent relâchés trois jours après. Visiblement les occupants préféraient laisser se tasser la colère et éviter de provoquer de nouveaux éclats dans ce port important.

Quelque temps après, la classe 40 fut convoquée pour un recensement place Guérin. Les copains de la cellule étaient encore là. Environ 500 gars refusèrent d'entrer dans la salle de recensement et descendirent la rue Jean Jaurès en chantant la Jeune Garde. La manifestation fut disloquée par la police allemande, pistolet au poing, mais ce furent les flûtes françaises qui se chargèrent du répugnant travail et arrêtaient quelques jeunes.

Une partie de la cellule nantaise, recherchée par les flûtes, arriva à Brest. J'étais pointeur de chantier. Il me fut facile de les faire embaucher, et souvent même, de les pointer « présents » alors qu'ils accomplissaient des liaisons et tiraient à la ronéo.

Brest présentait un intérêt particulier car beaucoup d'occupants étaient originaires de Hambourg, ville qui opposa une grande résistance aux bandes de Hitler. Cependant, la propagande révolutionnaire auprès des militaires allemands n'était pas facile. Les atrocités hitlériennes donnaient une apparence de justification à la propagande chauvine de Staline, mais réciproquement, cette propagande émaillée des slogans d'Ehrenbourg : « Il n'y a de bons Allemands que les Allemands morts » faisait l'affaire de Goebbels qui répétait sur les ondes : « Tous les Allemands sont dans le même bateau ».

Ce fut le nantais Robert Cruau qui engagea à Brest le travail politique en direction de l'armée allemande.

Il établit le contact avec le camarade Paul Widelin qui assurait la parution du journal trotskyste « Arbeiter und Soldat » (Widelin devait être assassiné par la Gestapo à Paris en 1943).

Le travail de contactage commença. En un sens, un Allemand se confiait plus facilement à un français qu'à un compatriote et je me souviens du froid qui régna pendant de longues minutes quand on mit en rapport quelques uns des soldats contactés.

Ce fut une bonne réunion. Un nouveau petit journal ronéotypé naquit « Arbeiter imwesten » rédigé par des soldats et par Cruau, et tapé sur stencils, aux prix de durs efforts, par un camarade qui ignorait la langue allemande.

Ces soldats étaient, en général, assez au courant des crimes nazis. Ils concevaient facilement la justesse de la lutte des peuples occupés. Ils admettaient aisément que le chauvinisme des populations avait des motifs très explicables. Mais ils demandaient pourquoi Moscou n'avait pu trouver parmi les prisonniers de Stalingrad, dix militants ouvriers allemands pour former un comité de l'Allemagne libre, et avait préféré le former avec des généraux choqués hier par Hitler et responsables d'un bon nombre d'atrocités.

En juin 1943, 27 soldats allemands lisaient régulièrement et plaçaient dans des baraquements nos journaux clandestins dont le thème incessant, en dehors des informations, était :

« Organisez vos groupes. Faites circuler nos journaux. Sabotez à chaque occasion le travail de la feldgendarmarie. Aidez les jeunes travailleurs français à échapper aux policiers. Montrez dans l'action que vous êtes contre le régime qui inventa d'abord les camps de concentration pour les ouvriers allemands. Soyez l'élément actif de la chute du nazisme, car c'est seulement ainsi que les peuples pourront avoir la paix. »

Et les soldats ne se contentaient pas de propager ce mots d'ordre. C'est un sergent de l'organisation qui se chargea d'apposer sur les cartes d'identité des jeunes copains et sympathisants, le magique cachet de la Todt : « Indispensable à Brest ».

Octobre 1943

Une ville comme Brest n'est pas immense.

Il n'était pas facile de cloisonner en tous petits groupes les soldats contactés.

Ce qui aurait dû être l'élémentaire devoir prolétarien des grands partis ouvriers traditionnels, reposait sur les épaules d'une poignée de garçons de 22 ans.

Un soldat de la D.C.A. trahit l'organisation. Nous n'avons jamais pu savoir ses mobiles. Nous n'avons pas pu l'abattre. Nous sommes seulement certains qu'un soldat trahit car il fut reconnu alors qu'il participait aux perquisitions avec les policiers.

La Gestapo savait reconnaître ses plus dangereux ennemis. Le trotskyste Robert Cruau fut tué à coups de revolver le jour même de son arrestation. Il avait vingt-trois ans.

Tous les copains allemands arrêtés furent fusillés les jours suivants. Douze soldats selon la déclaration d'un officier qui interrogea les autres copains à Rennes.

Les camarades français furent déportés à Ravensbruck, Buchenwald et Dora. Yves Bodénés mourut au camp de Dora, la colonne vertébrale brisée à coups de gourdin par un kapo. Peu de temps après, Georges Berthomé mourut aussi.

1945

Quand les survivants revinrent des camps, ils surent que la cellule s'était reformée et n'avait cessé de vivre. La lutte politique continuait... contre le désarmement des partisans... contre la collaboration de classe... contre le « produire d'abord » qui ne servait qu'à remettre sur pied la bourgeoisie.

Elle continuait aussi sur un autre terrain. Tous les quinze jours, l'organisation trotskyste anglaise publiait un bulletin en langue allemande, bulletin destiné aux prisonniers de guerre. Deux fois par mois nous recevions vingt-cinq exemplaires de Grande-Bretagne. Vingt-cinq exemplaires dont nous savons qu'ils étaient lus par la quasi totalité des prisonniers du kommando de Brest.

Vingt-cinq exemplaires qui servaient aussi aux exposés sur le socialisme faits par le prisonnier Josef Neukirchen ancien responsable communiste à Dusseldorf. Neukirchen avait connu les camps nazis en 34-39. Nous avons écrit à Pierre Hervé alors député du Finistère pour lui signaler la situation de ce courageux militant qui était en quelque sorte, de son parti.

Pierre Hervé n'a pas bougé un doigt.

Deux fois par mois, les militants trotskystes passaient près des chantiers où les prisonniers travaillaient sous surveillance, et glissaient discrètement les journaux trotskystes sous des pierres.

Je sais que si Robert Cruau et les autres copains nous avaient vus, ils auraient été contents.

YVIN.